

Daniel de Roulet

Dernier baiser

Tu vois, Virginie, je respecte mes engagements. Je t'avais promis : ne monter avec personne d'autre sur la tour de la cathédrale. Maintenant que tu n'y es plus, je monte seul, je viens ici, je pense à toi. Tu disais que dans l'amour existent de rares moments où les amants vivent coupés du monde, inventent des rituels qu'ils n'ont copiés nulle part. J'ai retrouvé la cachette de la clé. Des centaines de marches à gravir par l'escalier en colimaçon avant d'arriver au clocher. Nous montions d'abord jusqu'à la salle du sonneur où, quelques jours par an, les touristes viennent admirer le musée lapidaire. Tu aimais cette statue médiévale que nous appelions l'Espérance. Tu disais qu'elle avait le corps en attente. L'hiver, j'éclairais son sourire de pierre à la lampe de poche.

Nous préférions les beaux soirs d'été, quand la lumière pénétrait encore par le plafond, où la croisée d'ogive se termine par une clé de voûte percée, par où se tirent les cloches du beffroi. Nous reprenions notre souffle avant la prochaine centaine de marches. Tu m'avais appris le nom de cette salle où des volets de bois rabattent le carillon sur la ville : salle des abat-sons.

Nous avions nos rites. Une fois mis au lit les enfants, nous demandions à la voisine de les garder, partions escalader la tour en cachette, grâce à la grosse clé derrière le troisième vitrail. C'était notre transgression commune, le côté aventureux de nos vies bourgeoises.

J'ai lu que même le baiser sur la bouche est une construction culturelle. Tous les peuples ne le pratiquent pas. Pourtant quand je t'embrassais, Virginie, dans la salle des abat-sons, nous croyions inventer dans notre essoufflement un baiser sur la bouche qui ne devait rien à personne.

Parfois nous jouions à ce film tourné au pied de notre cathédrale de Nevers, *Hiroshima mon amour*. Son histoire commence en 1953 au Japon, la veille du retour en France d'une actrice, venue jouer dans un film sur la Paix. Elle a rencontré un architecte japonais avec qui elle a, dit Marguerite Duras, « une histoire d'amour très courte ». Ils ne parviennent pas à se quitter, se racontent leur vie dans une chambre d'hôtel. La Française, à vingt ans, a aimé un soldat allemand stationné à Nevers. À la fin de la guerre, elle est tondu, s'enfuit à Paris le jour de l'explosion atomique sur Hiroshima, 6 août 1945. Tu te souviens, Virginie, nous n'étions pas d'accord sur le sens de ce film. Tu disais que Duras non plus n'avait pas été une résistante irréprochable.

J'aimais nos baisers essoufflés, sans un mot ajouté, les prémices. Puis nous affrontions les dernières marches sans palier. Arrivés à l'air libre de la terrasse, nous restions accroupis pour que d'en bas personne ne nous voie.

Souviens-toi du plan incliné de cuivre planté d'un énorme paratonnerre. Je m'y couchais à tes côtés. Nous avions la tête renversée dans l'immensité du bleu, où tournoyaient des essaims de martinets. Ils passaient à une vitesse folle, avec des cris

stridents. Nous admirions leur manège, la légèreté de leurs plongeurs. À travers les fentes du parapet, nous regardions notre ville de haut. Tu disais que son insignifiance te donnait le vertige. À l'ouest, les méandres de la Loire, ses îles de sable, ses bateaux dans le crépuscule. Tu montrais du doigt un train hésitant dans le fouillis des rails, traversant le viaduc tout éclairé de vert. Tu désignais le toit d'un lycée, reconnaissais chaque place publique, la quadruple rangée de tilleuls, la cour carrée, le jardin circulaire, l'esplanade des reines de Pologne.

Parmi les rituels de nos amours, il y en avait un qui n'était qu'esquissé. Tu disais : « *quand je serai morte...* » Je t'interrompais pour dire : « *nous mourrons ensemble* ». À la fin nous avons convenu que le premier qui mourrait prendrait les cendres de l'autre, grimperait en haut de la tour pour les jeter au vent. Je ne pensais pas qu'à plus de quatre-vingts ans je devrais me hisser là-haut avec tes cendres. Je n'ai pas emporté l'urne, j'ai enfoui quelques pincées de cendre blanche dans un mouchoir.

Nous donnions aux gargouilles les noms des notables de la ville. Nos enfants nous auraient trouvés ridicules. Plus tard, la jeune fille au pair suédoise les gardait, tandis que leurs parents se retiraient sur la plus haute tour pour voir voler les martinets. Nous aurions pu choisir un hôtel à la campagne, confortable et bourgeois. Nous préférions la sauvagerie de la plaque de cuivre sous le paratonnerre, notre jardin secret, l'amour au grand air.

Parmi les gargouilles : ton gynécologue à tête de singe, le proviseur du lycée de notre aîné, le sénateur maire en train de loucher dans le décolleté de sa voisine, la patronne de l'hôtel de Clèves. Quand nous étions invités chez les bourgeois de Nevers, tu répétais l'anecdote à propos de cet hôtel de Clèves, derrière la gare. Au petit déjeuner, la plantureuse aubergiste s'asseyait à la table de ses clients pour leur raconter que son établissement s'appelait ainsi à cause du roman *La Princesse de Clèves*. Elle leur disait : « *Un roman écrit par Madame Bovary, la première femme qui a osé avouer ce genre de cochonneries* ». Et toute la tablée riait grassement, se moquant de cette pauvre aubergiste fréquentée assidûment par le sénateur maire.

À l'étage du sonneur, j'étais essoufflé, à l'étage des abat-sons, hors d'haleine. Encore un tour de colimaçon, je trébuche, mais je ferai ce que nous nous sommes promis.

Je n'oublie pas l'histoire du cœur dessiné sur le grès à l'arrivée de l'escalier. Gravé à un endroit inaccessible pour une personne seule. Il fallait être au moins deux, disais-je. À la fin, pour toi, c'était une plaisanterie. Pour moi, jamais. Au bal du Rotary quand je t'ai rencontrée, tu avais vingt et un ans, comme moi. Tu avais eu d'autres amours, comme moi. Tu les avais abandonnées, comme moi. Combien de Virginie B. y avait-il alors dans Nevers ? Je veux dire, en âge de graver dans un endroit impossible un cœur entourant deux noms, « *Virginie B. et André C.* » ? Comprends-moi bien, tu avais le droit d'avoir aimé cet André C. Soixante ans ont passé, je me souviens encore de l'effet que m'avait fait la découverte de ce cœur. Je disais : « *Merde, merde et merde alors.* » Tu avais beau me jurer qu'il ne se rapportait pas à toi, j'ai toujours cherché cet André C. Je ne te reprochais pas d'avoir connu, avant de me rencontrer, un André dont le nom commence par C, je t'en voulais de m'avoir montré ce lieu. Si tu avais vécu là-haut une aventure intime, m'y emmener était indécent. Pour lui comme pour moi.

Tu as juré, cette Virginie B., ce n'était pas toi, et même versé une larme, j'ai fini par te

croire. Un arrière-goût me reste. Aujourd'hui encore, excuse-moi, je cherche à savoir, j'interroge, je lis les avis mortuaires. Ils sont plusieurs, les André C. qui ont eu vingt ans à Nevers en même temps que nous.

Je m'adresse à toi pour mettre au clair mes propres pensées. À la terrasse d'un bistrot, quand tu voyais un jeune couple, Virginie, tu disais que nous serions morts quand ils auraient notre âge. Nous voulions savoir si eux aussi se prendraient pour les héros d'*Hiroshima mon amour*. Avec le Japonais et la Française tondue. Sauraient-ils, eux aussi, inventer des rituels amoureux ?

Mon cœur bat à tout rompre, le souffle me manque, je n'en mène plus très large, mais j'arriverai sur la plate-forme avec le plan incliné de cuivre, j'y arriverai. En revenant du crématoire, j'ai demandé qu'on me laisse seul, j'ai ouvert l'urne, mis trois pincées de cendre dans un mouchoir. Ce soir, j'ai trouvé la clé à l'endroit où tu la cachais, je refermerai et la jetterai.

Nous y voilà. En plein juillet, on dirait une sombre nuit d'hiver. Pas de martinets, un vent glacial m'empêche d'ouvrir la porte de fer. J'y mets toutes mes forces de vieillard, elle cède. La cendre attend dans le mouchoir. Je l'ouvre, le secoue, ta cendre vient se coller contre mon visage. Je pense à cette phrase de potache : « *Homo sapiens non urinat in ventum* ». À la lumière de mon téléphone, je reconnais le cœur qui entoure « *Virginie B. et André C.* ». Comme la première fois, je reste saisi, répète : « *Merde alors* ». J'aurais tellement voulu que tu me dises la vérité.

Je sens ta cendre sur mes lèvres. J'hésite à sortir ma langue pour un dernier baiser.

Daniel de Roulet est né à Genève en 1944. Formation d'architecte. A gagné sa vie comme ingénieur. Depuis vingt ans, se consacre à un cycle romanesque qui retrace l'épopée du nucléaire d'Hiroshima à Fukushima, du triomphe de la science à la mise en cause de sa démesure. Ce cycle a fait l'objet d'un essai de déconstruction/reconstruction par des outils numériques. Derniers ouvrages : *Le Démantèlement du cœur* (Buchet Chastel, 2014), *Tous les lointains sont bleus*, Phébus, 2015. Site perso : <http://www.daniel-deroulet.ch>